

# **INTRODUCTION**

## HISTORIQUE DES RECHERCHES SUR LA TÈNE ANCIENNE DANS LE NORD DE LA FRANCE

Jean-Paul DEMOULE (JPD)

### HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES

Longtemps pages noires de l'archéologie française, la fouille et l'étude des nécropoles gauloises du Nord de la France ont considérablement évolué au cours des trois dernières décennies. On estime qu'en un siècle et demi quelque 50 000 tombes du Hallstatt final et de La Tène ont été fouillées dans le quart nord-est du Bassin parisien et, principalement, dans les départements de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes. Il ne subsiste pourtant d'informations exploitables que sur 2 000 à 3 000 d'entre elles. Compte tenu de l'histoire de l'archéologie française, l'essentiel de ces fouilles s'est, en effet, déroulé dans un cadre bénévole, avec peu de moyens scientifiques. Si leur historique a fait l'objet de plusieurs études (ROUALET 1978 ; VATAN 1996 ; DEMOULE 1999, p. 11-15), il n'est pas inutile d'y revenir pour mieux situer les problématiques développées dans la présente publication ainsi que certaines hypothèses récentes qui pourront trouver ici confirmation ou infirmation.

Les tombes gauloises ont pourtant été reconnues très tôt. La plus ancienne fouille décrite est celle de Crouy (Aisne), à moins de 10 km de la présente nécropole de Bucy-le-Long, par un avocat du bailliage de Soissons, Brayer, vers 1767. Mais, au-delà de quelques découvertes fortuites, les fouilles ne se développent vraiment, comme ailleurs en Europe, qu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la construction des identités nationales et la manipulation du passé qui les accompagne. Mais si, pour cette raison, l'activité archéologique est rapidement prise en charge par des institutions officielles dans beaucoup de pays européens, ce n'est pas le cas en France, où seule la recherche des racines gréco-romaines ou orientales possède un sens fondateur, et non l'étude des barbares autochtones, civilisés par leurs colonisateurs. Seul Napoléon III, créateur du Musée des Antiquités Nationales, s'efforce d'asseoir sa contestable légitimité sur une idéologie nationale populaire et suscite des fouilles, à Alésia comme sur les nécropoles de Champagne. Même après la défaite de 1870 et l'identification de Vercingétorix comme héros malheureux et fondateur, Alésia annonçant Sedan, le travail institutionnel sur le passé se limite

à l'histoire : c'est, des ouvrages savants jusqu'aux manuels scolaires, « l'invention de la Gaule », selon le mot de Christian Goudineau, par les historiens patriotes dont Camille Jullian est le plus connu. Mais l'archéologie du territoire métropolitain reste une affaire d'amateurs.

Dans un premier temps, pendant une bonne partie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les notables fortunés qui, suivant le modèle napoléonien, font fouiller à leurs frais par des terrassiers ou achètent les trouvailles auprès des agriculteurs. C'est le cas de Fourdrignier, de Morel ou de Moreau - qui supervisera la fouille de 15 000 tombes de toutes périodes ! Henri Hubert, conservateur au Musée des Antiquités Nationales, aura ensuite le plus grand mal à reconstituer quelques dizaines d'ensembles laténiens à partir de la documentation survivante. Mais progressivement, et jusqu'à la Première Guerre, apparaît la génération des petits bourgeois fouillant eux-mêmes pendant leurs loisirs : le pharmacien Schmit, le docteur Baffet, le cabaretier Gardez ou encore Bosteaux-Paris, maire du petit village de Cernay-lès-Reims. Ce sont eux qui créent en 1907 la *Société archéologique champenoise*, plus regroupement de collectionneurs (comme l'indiquent les statuts) que véritable société savante. C'est auprès d'eux que Déchelette tente de s'informer lorsque, juste avant la Première Guerre, il rédige son *Manuel* (DÉCHELETTE 1927, 1928). Conscient de l'importance de cette documentation pour la définition du second âge du Fer, il consacre une annexe spéciale à la reconstitution d'un certain nombre d'ensembles funéraires. Cette opération de sauvetage restera sans lendemain, d'autant que la guerre amène la dispersion de nombreuses collections privées et le pillage du musée de Reims.

Déchelette lui-même, combattant volontaire, est tué dès octobre 1914 à Vingré, sur les contreforts de la vallée de l'Aisne, à une quinzaine de kilomètres en aval de Bucy-le-Long. Deux semaines auparavant, il écrivait à Camille Jullian : « Je ne doute pas que cette bataille de la Marne livrée sur l'emplacement des grandes nécropoles gauloises ne vous ait donné comme à moi une patriotique et reconfortante vision. Épée de La Tène ou fusil modèle 1886, c'est toujours la même lutte de l'âme celte contre la

brutale agression des Germains. Les compagnons des guerriers de Somme-Bionne et de la Gorge Meillet ont vu passer nos troupes victorieuses. » (cité dans BINNETRUY 1994). Cinq mois plus tard, le soldat allemand Hans Niggemann, engagé volontaire, commençait sous les bombes à Bucy-le-Long l'une des premières fouilles méthodiques d'une nécropole laténienne ...

À partir des années 1920 et jusqu'à la fin des années 1960, la recherche archéologique métropolitaine tombe pour l'essentiel en déshérence. Sur l'ensemble du territoire, des milliers de sites sont détruits dans l'apathie générale. Certes, pendant l'entre-deux-guerres, quelques survivants de la *Société archéologique champenoise*, constatant qu'ils étaient les seuls à parler de « marnien » pour leur période de prédilection et que partout ailleurs le terme de « La Tène », dû à la recherche archéologique allemande, s'était imposé, essaient de susciter une « seconde bataille de la Marne ». En vain : personne n'y-prêta attention. Seuls quelques amateurs enthousiastes, comme le cultivateur André Brisson près d'Épernay, perpétuent la tradition. L'application progressive, à partir du début des années 1960, de la loi sur les fouilles de 1941 tend aussi à marginaliser l'archéologie bénévole. Les fouilles non autorisées deviennent clandestines et cette activité désormais illicite sera renforcée, dans les années 1970, par la commercialisation des détecteurs de métaux. Plusieurs nécropoles seront ainsi entièrement pillées, tandis que des fouilles régulières feront, comme à Manre et Ménénil-Annelles (Ardennes), Bucy-le-Long ou encore, en 1999, Chambly (Oise), l'objet de pillages ponctuels mais organisés.

Néanmoins les choses changent progressivement à partir de la fin des années 1960. L'influence de Jean-Jacques Hatt, professeur à l'université de Strasbourg (et donc en contact direct avec la recherche allemande) et premier titulaire français d'une chaire d'Antiquités nationales, sur l'archéologie champenoise permet, grâce au dévouement bénévole de Pierre Roualet au musée d'Épernay, la publication systématique de fouilles anciennes et, notamment, celles d'André Brisson dans les Ardennes à Hauviné ou dans la Marne à : Villeneuve-Renneville (BRISSEAU *et al.* 1971-1972), Fère-Champenoise, Normée, mais aussi Beine "L'Argentelle" (MORGEN, ROUALET 1975-1976), Chouilly "Les Jogasses" (HATT, ROUALET 1976-1977), Étrechy, etc. À Pernant, dans la banlieue ouest de Soissons, l'instituteur Gilbert Lobjois commence à partir de 1961 le sauvetage soigneux des 70 dernières tombes d'une nécropole détruite en grande partie par une carrière de graviers et où avaient été récupérés quelques restes d'une importante tombe à char. Il entreprend les premières observations anthropologiques, aidé par le docteur Demetz, et la publication de cette nécropole (LOBJOIS 1969) avec un soigneux inventaire tombe par tombe et une description presque exhaustive du matériel

qui peut être considérée comme la première étude moderne d'un ensemble funéraire laténien dans cette région. C'est lui qui, à partir de 1971, commence ensuite la fouille de cette nécropole de Bucy-le-Long, déjà largement ravagée, elle aussi, par une carrière de graviers. Il mène la fouille des 80 premières tombes, restées en partie inédites à la suite de son décès prématuré en 1977. L'extension de la même carrière entraînera la reprise des fouilles par la présente équipe entre 1991 et 1994. À partir de 1963, le docteur Jean-Georges Rozoy, qui avait participé à la fouille de Pernant (Aisne), entreprend celle des nécropoles de Manre "Le Mont Troté" et d'Aure "Les Rouliers", dans les Ardennes. Un peu plus tard, Jean-Loup Flouest, en collaboration avec Ian-Mathieson Stead (*British Museum*), mène la fouille programmée des nécropoles de Ménénil-Annelles et Ville-sur-Retourne (Ardennes) et la fouille de sauvetage de celle de Tinquieux (Marne). Il faut mentionner aussi, et toujours dans un cadre bénévole, plusieurs interventions de Michel Chossenot dans la Marne (Bouy, Vadenay, etc.), ainsi que l'étude par Bernard Lambot de l'ensemble de la micro-aire d'Acy-Romance (Ardennes), avec plusieurs habitats et nécropoles, échelonnées sur les cinq derniers siècles avant l'ère.

À partir des années 1970, commence cependant la professionnalisation progressive de l'archéologie métropolitaine. Plusieurs fouilles de sauvetage (Dravegny dans l'Aisne, Vrigny dans la Marne) sont menées par les Services régionaux de l'archéologie, peu à peu étoffés. Cette professionnalisation se traduit aussi, à partir des années 1980, par une participation croissante, auparavant inexistante, des aménageurs au financement des fouilles de sauvetage. Alors qu'en 1974 le sauvetage, dans la banlieue de Reims, des nécropoles de Vrigny et Tinquieux (Marne) sur le passage de l'autoroute de l'Est (A4) avait été seulement toléré par la société autoroutière, une participation financière importante devient de rigueur, à la fin des années 1980, pour le passage en Champagne de l'autoroute A26 (Calais-Dijon). Ainsi sont assurées par exemple des interventions à Sommesous ou Bouranton. De même, symboliquement, la reprise des fouilles de Bucy-le-Long s'accompagne cette fois d'une participation du carrier aménageur, auteur vingt ans auparavant de la destruction d'une partie importante de la nécropole. Ces dernières années, ce contexte de l'archéologie de sauvetage a permis la fouille de plusieurs nécropoles importantes encore inédites, comme la seconde nécropole de Bucy-le-Long "Le Fond du Petit Marais", ou celles de Longueil-Sainte-Marie (Oise ; BREUILLET, GAUDEFRY 1990), Witry-lès-Reims (Marne), Chambly dans l'Oise (PINARD *et al.* 2000), Le Plessis-Gassot et Roissy (Val d'Oise), entre autres. Si la surveillance des grands travaux est encore loin d'être exhaustive, du moins des sites importants ont-ils été traités dans des conditions satisfaisantes, inimaginables vingt ans plus tôt.

## L'ÉVOLUTION DES MÉTHODES DE FOUILLE

Les méthodes de fouille du XIX<sup>e</sup> siècle étaient évidemment sommaires. Les tombes étaient le plus souvent repérées « à la sonde », longue tige de fer qui permettait facilement, à travers l'humus très peu épais de la Champagne crayeuse, de repérer des fosses sous-jacentes. Cette méthode n'était pas toujours fiable et ne permettait pas de repérer certains aménagements. La plupart du temps les ossements humains étaient abandonnés sur place sans plus d'observations, tout comme les poteries brisées (cas de la plupart) et les armes et outils en fer, malaisés à restaurer. Seules les parures en bronze, torques, bracelets et fibules, faisaient vraiment l'objet de toutes les attentions. Dans certains cas, le fouilleur se bornait à ouvrir un cratère à l'emplacement présumé du torque, présent dans environ un tiers des tombes, et des bracelets. Il est d'ailleurs parfois difficile de distinguer les pillages de tombes attestés dès l'époque de La Tène et jusqu'à celle du haut Moyen Âge au moins, des fouilles expéditives pratiquées au XIX<sup>e</sup>, sinon au XX<sup>e</sup> siècle.

On ne dispose donc que de fort peu de relevés de sépultures, toujours sommaires et rarement pour la totalité d'une nécropole. Certains fouilleurs, pressés mais pratiques, se contentaient d'appliquer pour chaque tombe sur leur carnet de fouille, quand celui-ci existait, la silhouette stylisée d'un squelette au moyen d'un tampon encreur réalisé à cet effet. Il est vrai que la relative monotonie de l'orientation et de la position des corps pouvait s'y prêter. C'est, là encore, avec les fouilles de Gilbert Lobjois et Jean-Georges Rozoy que des préoccupations plus précises se font jour. Des observations anthropologiques sont faites sur le terrain dès la phase de fouille. Des analyses sédimentologiques s'efforcent de caractériser la fameuse « terre noire », c'est-à-dire le remplissage très chargé en matières organiques de certaines tombes. Une discussion est ouverte sur la possible existence de « cabanes funéraires », c'est-à-dire de chambres funéraires en bois. Paradoxalement, alors que l'hypothèse retiendra peu l'attention ou sera écartée, elle semble maintenant, au vu des fouilles les plus récentes et avec certaines modifications, reprendre une certaine consistance.

C'est cependant avec les fouilles des années 1990 que de telles observations, issues de la tradition de l'archéologie préhistorique, ont pu être systématisées. Il n'est plus concevable qu'un spécialiste d'anthropologie de terrain ne soit pas présent au moment de la fouille, afin de reconstituer les détails de la position du corps et de la taphonomie. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut établir si la décomposition du corps est intervenue dans un espace comblé immédiatement après la mise en terre ou, au contraire, resté vide un certain temps. De même, des observations sédimentologiques, voire micromorphologiques, doivent pouvoir venir étayer les hypothèses sur la structure funéraire et son évolution.

## L'ÉVOLUTION DES MÉTHODES D'ANALYSE

Comme on l'a vu, l'inventaire tombe par tombe à longterm été, par rapport au nombre de sépultures fouillées, exceptionnel. On peut citer ainsi, justement comme une exception, la publication par le docteur Mougin de sa fouille de Heiltz-l'Évêque "Charvais" (Marne) vers 1876. Ailleurs, c'est un peu par hasard qu'ont été publiés quelques inventaires, comme pour certaines nécropoles fouillées par Morel (Sommois), ou une partie de la documentation de Frédéric Moreau, qui souffre, on l'a vu, de graves imprécisions - quand les fouilleurs ne « panachaient » pas le mobilier de plusieurs tombes pour obtenir un ensemble plus spectaculaire ! Si l'équipe de fouille qui réunit l'abbé Favret, le lieutenant Bérard et Thiérots' efforce de publier des inventaires sous forme de tableaux comparables à ceux du *Manuel* de Déchelette, ils ne s'accompagnent généralement pas de la reproduction des objets eux-mêmes. Ces mêmes archéologues esquisseront aussi une typologie sommaire de la céramique, qui restera la seule pendant de nombreuses décennies. C'est que les fouilleurs champenois sont, pour la plupart, coupés du mouvement scientifique qui, de toute façon, est peu présent en France dans l'étude de ces périodes. Cela explique que, même dans le cadre d'une thèse universitaire, Denise Bretz-Mahler peut encore publier en 1971 un travail de synthèse sur *La civilisation de La Tène I en Champagne* dont la chronologie ne résulte en aucun cas d'un travail autonome sur des ensembles clos, mais seulement d'une tentative d'application de la chronologie suisse aux matériaux locaux.

Les méthodes d'analyse spatiale et de sériation des nécropoles avaient été mises au point dans l'archéologie germanique par Emil Vogt (1944) et Rolf Hachmann (1950-1951) deux à trois décennies plus tôt, notamment autour de l'éphémère mais pionnière revue hambourgeoise *Archaeologia Geographica*. De fait, Rolf Hachmann est directement à l'origine de deux applications de ces méthodes au matériel champenois (BABES 1974 ; DEMOULE 1982, 1999), ces méthodes commençant alors en France à être également utilisées pour l'archéologie mérovingienne (PÉRIN 1985) et gallo-romaine (MENESSION 1973). Dans le même temps, nous l'avons vu, Jean-Jacques Hatt suscitait la publication systématique par Pierre Roualet d'un certain nombre de nécropoles anciennement fouillées. Aussi les fouilles plus récentes de Pernant dans l'Aisne (LOBJOIS 1969), Manre et Aure (ROZOY 1987) dans les Ardennes débouchaient-elles sur des monographies répondant aux standards modernes de la discipline. La première ne se risquait néanmoins à aucune analyse chronologique interne ; la seconde, si elle tentait une sériation des deux nécropoles étudiées, ne fournissait pas, pour des raisons techniques, une périodisation totalement satisfaisante.

De fait, le travail de publication de Pierre Roualet lui permettait, en collaboration avec Jean-Jacques Hatt (HATT & ROUALET 1976-1977), de proposer une périodisation de l'évolution de La Tène ancienne en Champagne en six phases : La Tène ancienne Ia/b, IIa/b, IIIa/b. Cette périodisation, fréquemment utilisée en Champagne, a effectivement le mérite d'être illustrée par des ensembles clos et sûrs. On peut regretter que sa démarche n'ait pas été poursuivie jusqu'à son terme, c'est-à-dire la mise en œuvre des techniques usuelles, explicites et contrôlables, de typologie et de sériation. Un autre système chronologique a été proposé pour la même région par l'un d'entre nous (DEMOULE 1982 ; 1989 ; 1993 ; 1999). Il s'appuie sur la sériation interne d'une dizaine de nécropoles ainsi que d'une centaine de tombes isolées et permet de définir, à la fois un faciès régional (la « culture Aisne-Marne »), une chronologie en quatre périodes principales, elles-mêmes subdivisées et s'étendant du Hallstatt final à la fin de La Tène ancienne, et un certain nombre d'hypothèses sur l'organisation sociale de ces communautés et son évolution. Néanmoins ce travail, avant sa publication exhaustive récente (1999), n'avait fait l'objet jusque-là que de courtes présentations préliminaires.

En Champagne, l'influence germanique ne s'est pas limitée à la chronologie. L'étude des rituels funéraires à travers l'analyse des combinaisons de mobiliers, ainsi que l'analyse spatiale de l'organisation des nécropoles, débouchent sur plusieurs études, telles celle de l'archéologue tchèque Pavel Sankot (1976) ; celle, à l'échelle de toute l'Europe laténienne mais comprenant aussi la Champagne, de l'archéologue allemand Herbert Lorenz (1978) ; ou la mise en évidence de groupes familiaux à l'intérieur des nécropoles (MORGEN & ROUALET 1975-1976 ; DEMOULE 1982 ; 1999). L'influence centre-européenne est manifeste aussi dans les travaux de Vanceslas Kruta (1976-1977 ; 1985 ; etc.), consacrés à l'identification de styles régionaux et à l'étude de leur répartition et de leur diffusion. Ces travaux, et ceux qu'ils ont suscités, permettent aussi, par des comparaisons avec les mobiliers celtiques d'Italie du Nord, de mieux asseoir la chronologie absolue.

Mais si plusieurs travaux, parmi les plus récents, se sont orientés vers la mise en évidence de tels styles régionaux, ils ont aussi bénéficié d'une approche plus spécifiquement française, celle de la technologie culturelle, venue d'abord de la préhistoire et de l'ethnologie. Bien connue dans le domaine de la technologie lithique, cette approche a permis à la fois d'identifier des manières de faire et des traditions techniques et stylistiques. Elle a bénéficié aussi des progrès, et au moins de l'application des techniques de restauration au mobilier métallique champenois, menées principalement à l'Institut de

Recherche et de Restauration en Paléo-métallurgie de Compiègne (*Conservare* anciennement *IRRAP*). Ces études ont donc concerné aussi bien les armes (RAPIN & SCHWALLER 1987 ; RAPIN 1991 et ce volume ; GINOUX 1994 ; Lejars 1994), les torques (BRETON 1995 et ce volume), les chars et le harnachement (VERGER 1994 et ce volume), que la céramique (DESENNE 1992 et ce volume ; CHARPY & ROUALET 1987). Elles n'en sont d'ailleurs qu'à leur début.

#### PERSPECTIVES RÉCENTES

À ce point, outre les acquis nombreux de ces dernières années, plusieurs directions de recherche, dans des domaines variés, sont encore en cours de développement. On mentionnera par exemple :

a - Les progrès continus de l'anthropologie physique (devenue biologique) ouvrent des perspectives aussi bien dans le domaine de la taphonomie funéraire fine, que dans l'étude des incinérations (*cf.* LE GOFF 1998) ou encore dans la mise en évidence de traits génétiques, tant par l'analyse des caractères discrets que par celle, encore expérimentale, de l'ADN. La confirmation indépendante de groupes spatiaux familiaux en dépend.

b - Plus généralement, le recours aux sciences naturelles (palynologie, anthracologie, micromorphologie, etc.) doit permettre une reconstitution beaucoup plus précise des structures funéraires.

c - Pour mémoire, une partie de la documentation de base reste encore à traiter : identification (mais souvent aléatoire) de plusieurs centaines d'ensembles anciens encore inédits, cartographie fine des quelque 500 nécropoles repérées pour une compréhension globale de l'occupation du territoire, cartes de répartition fines des types d'objets dont on connaît, à défaut de la tombe, la nécropole d'origine, etc. Mais il est évident que l'ensemble de ces matériaux nécessite, la plupart du temps, par leur ampleur, un travail collectif.

d - L'affinement des techniques de traitement statistique permet, même si la sériation « manuelle » est souvent la méthode la plus économique, d'en valider les résultats (pour l'application de l'analyse factorielle à du matériel d'habitat de La Tène moyenne et finale dans la vallée de l'Aisne, *cf.* PION 1997).

e - Plus généralement, l'interprétation sociale et historique des classifications spatio-temporelles doit être menée plus loin. Ainsi, la coïncidence entre la durée des phases retenues dans la chronologie la plus fine et la durée moyenne d'une génération humaine est-elle fortuite ou significative ? De même, un modèle hiérarchisé arborescent, ordonnant

cultures, groupes et faciès, est-il le plus apte à rendre compte de la variabilité spatiale à l'intérieur du domaine laténien, ou bien doit-on envisager des modèles plus complexes ? Ceci vaut également pour l'identification d'éventuelles frontières culturelles, la nécropole de Bucy-le-Long se situant assez près des limites occidentales généralement admises pour La Tène ancienne dans son ensemble.

f - Enfin, quelle est la fiabilité des hypothèses proposées quant à la composition et à l'évolution des

sociétés qui ont laissé ces nécropoles ? Quels liens peut-on faire avec les sources écrites, en particulier vis-à-vis des fameuses migrations celtiques des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ?

C'est donc par rapport à la fois à l'histoire des recherches qui ont précédé et par rapport aux problématiques les plus récentes que nous espérons pouvoir situer la présente monographie et ses résultats.